

André Miquel, analyste et traducteur de la poésie arabe classique

André Miquel a été, tout au long de sa carrière, un analyste et un traducteur de la littérature arabe, le plus souvent classique, mais quelquefois aussi moderne, dans ses trois genres fondamentaux : poésie, récit, littérature technique. C'est par la littérature technique qu'il a commencé, précisément celle des géographes, consacrant son premier travail universitaire, un diplôme d'études supérieures, à celui qui sera toujours son géographe préféré, al-Muqaddasî (m. autour de l'an mil) ; c'est la littérature narrative qu'il a ensuite abordée, en publiant en 1957 sa première traduction, celle de *Kalîla et Dimna*, adaptation arabe, faite par Ibn al-Muqaffa' (m. 756), de la version pehlie d'un ouvrage indien, le *Panchatantra*, connu en arabe et en persan comme les *Fables de Bidpai* ; et c'est enfin à la poésie qu'il s'est consacré. Je vais vous parler d'André Miquel, analyste et traducteur de la poésie arabe classique. C'est d'ailleurs celui que j'ai d'abord connu, en 1970, à Paris 3, où il venait d'être nommé professeur de littérature arabe, à la succession de son maître Régis Blachère. Il proposait à ses étudiants des explications de textes, renouvelées par la linguistique textuelle d'alors, des poètes, grands et moins grands, de cette littérature et dont on retrouve la trace dans les deux anthologies poétiques qu'il a publiées : l'une, générale, *Du désert d'Arabie aux jardins d'Espagne. Chefs d'œuvre de la poésie arabe classique*, parue en 1992, chez Sindbad ; l'autre, thématique, mais couvrant le même espace-temps, de l'Arabie préislamique aux derniers temps de l'Espagne musulmane, parue en 1999 chez le même éditeur, en collaboration avec Hamdane Hadjadji, sous le titre *Les Arabes et l'amour. Anthologie poétique*. C'est dans celle-ci qu'on trouve le poète de l'amour, ou plutôt dans son cas, des amours nomades, le prince de l'Anté-Islam Imru' al-Qays, auteur de la première *Mu'allaqa*. Les *Mu'allaqât* sont la plus célèbre anthologie de la poésie préislamique, celle d'Imru' al-Qays la plus célèbre de toutes et son début le plus célèbre début et le symbole même de la poésie arabe classique. En voici quelques vers :

*Halte ! Pleurons tous trois un souvenir d'amour
Qui vécut là, où meurt en sa courbe le sable,
Entre ad-Dakhûl, Hawmal, Tûdih et Al-Miqrât.
Les vents du nord, du sud, sont venus tour à tour
Pour signer de ces lieux la trace ineffaçable.
La gazelle au poil clair a laissé par endroits,
Sur l'enclos plat, comme grains de poivre, ses traces.
Je revois : le matin, le camp levé, tout casse
Et moi je reste là, devant la haie d'épines
Où s'abritait le clan, j'égrène l'amertume...*

Mais c'est dans la première de ces deux anthologies qu'on trouve la *Mu'allaqa* préférée de Miquel : celle de Labîd, concentré de bédouinité, à laquelle il a consacré une étude détaillée dès 1975 et dont il procure ici une traduction intégrale. En voici un extrait caractéristique, l'éloge du chef :

*Toujours, on voit les clans assemblés s'en remettre
A l'un de nous, qui tranche et impose ses vues.
Il assure leur droit à ceux de la tribu,
Répartit, diminue ou augmente, est seul maître
Du choix. Bon, invitant tous les autres à l'être,*

*Clément, il fait moisson des plus rares vertus,
Tel est la loi de notre clan, loi de nos pères :
Qui dit peuple dit loi sous un chef qui l'éclaire.*

On l'entend. Poète lui-même, mais formé au moule des humanités, Miquel opte aussitôt dans sa traduction de la poésie arabe classique pour ce qu'il appelle joliment une « correspondance de classicismes ». Au mètre « long » (c'est son nom) de la poésie arabe classique répond le plus long de nos mètres, l'alexandrin, et à la rime unique du poème arabe, inimitable en français, répond l'alternance française de rimes masculines et féminines, soit plates, soit croisées, soit embrassées.

Mais dans ces deux anthologies, on trouve aussi bien sûr ceux des poètes qui ont le plus inspiré Miquel. Souvent, il en a d'abord étudié et traduit un poème, publié séparément dans une revue ou un ouvrage collectif, avant de proposer une traduction partielle ou intégrale de leur *dîwân* ou recueil de leurs poèmes.

Parmi ceux-ci, il faut d'abord citer Majnûn, assurément le poète préféré de Miquel. Majnûn Laylâ (« le fou de Laylâ ») ou Majnûn tout court est le surnom d'un poète, à l'intersection de l'histoire et du mythe, de l'époque omeyyade : l'empire omeyyade est le premier empire musulman, qui dura environ un siècle, de 650 à 750, avec pour capitale Damas. Miquel s'intéresse au Majnûn arabe, non au Majnûn mystique, persan ou turc, encore moins au Majnûn « révolutionnaire » du *Fou d'Elsa* d'Aragon... Il en fait le symbole arabe de ce qu'on appelait en vieux français le « fol amour », conduisant à la folie et à la mort : dans le cas de Majnûn, c'est parce qu'on lui a refusé la main de sa cousine Laylâ pour avoir publiquement chanté leur amour avant conclusion, par les pères, d'une alliance en bonne et due forme : Majnûn est ainsi victime d'un sourcilieux honneur tribal. Il lui consacre un cours au Collège de France, d'où sortit, la même année 1984, une trilogie : un essai, en collaboration avec Percy Kemp, précisément intitulé *L'Amour fou*, une traduction partielle du *dîwân* de Majnûn sous le titre de *L'Amour poème*, et enfin, première rejonction chez Miquel de l'universitaire et de l'écrivain, un roman, intitulé par antiphrase *Laylâ, ma raison*. Mais l'histoire ne s'arrête pas là : une dizaine d'années plus tard, en 1996, Miquel revient à Majnûn (en fait, il ne l'avait pas quitté), avec une nouvelle trilogie : un essai, relevant de la littérature comparée *Deux histoires d'amour : de Majnûn à Tristan* ; c'est Majnûn qui a amené ou plutôt ramené Miquel à Tristan – il met, second volet, en alexandrins l'adaptation française la plus célèbre du roman, celle de Joseph Bédier –, et, préférentiellement, à son avatar wagnérien (Miquel était aussi germaniste et mélomane) – il propose, troisième volet, une traduction française du livret de *Tristan und Isolde*, préfacé par son collègue du Collège de France, Pierre Boulez : ce tropisme wagnérien s'explique sans nul doute par la nuit, celle de l'amour qui enveloppe les amants au second acte de Tristan, comme la nuit de la folie enveloppe Majnûn : Majnûn Laylâ peut s'entendre à double sens, « fou de Laylâ », mais aussi « caché par la nuit »... Un bref poème de Majnûn résume la comparaison raisonnée des deux histoires :

*Je rêve, je nous vois : deux gazelles paissant,
Sur des lieux écartés, les prairies de h'amdân.
Je rêve, je nous vois au désert : deux colombes
Volant vers notre nid à l'heure où la nuit tombe.
Deux poissons dans les flots : je rêve et crois nous voir
Lorsque la grande mer nous berce avec le soir.
Je rêve, je nous vois : ma vie, ta vie ensemble !*

*Je vois, je rêve, et la mort même nous rassemble
Sur le lit du tombeau, côte à côte couchés.
Retraite loin du monde, ô tombe bien cachée !
Nous y verrons, ressuscités, la vie nouvelle,
L'univers réuni, la rencontre éternelle.*

Et l'aventure de Majnûn trouve son épilogue en 2003, avec la parution d'une traduction intégrale du *dîwân* de Majnûn, exploit inégalé chez les arabisants français de la seconde moitié du XX^e siècle et du début du XXI^e, le *dîwân* comptant pas moins de 346 pièces ...

Mais Miquel trouve encore le temps de traduire d'autres poètes et je voudrais évoquer ici, pour terminer, trois autres *dîwâns*, dont Miquel a proposé des traductions partielles : je ne suivrai pas l'ordre chronologique de leur parution, mais plutôt un fil thématique.

C'est encore le thème de l'amour que l'on retrouve avec *Pour l'amour de la princesse*, paru en 2009. Sous ce titre, Miquel propose les 75 pièces du *dîwân* d'Ibn Zaydûn, homme politique et homme de lettres andalou, mort en 1070, consacrés à ses amours « tumultueuses » (l'expression est de Miquel) avec la princesse Wallâda, morte en 1087 ou 1091 et elle-même poète ; elle était la fille de l'avant-dernier calife omeyyade de Cordoue : après la chute de la dynastie, des survivants de la famille omeyyade s'étaient réfugiés à Cordoue, où ils avaient fondé un émirat, devenu ensuite califat, avant d'éclater, précisément à l'époque d'Ibn Zaydûn, en ce qu'on appelle en espagnol les Reyes de taifas. A la différence de ses devanciers orientaux, qui n'utilisent que quelques mètres, généralement longs, le poète andalou en utilise une dizaine, de longueur inégale, ce qui conduit Miquel à renouveler sa technique en substituant au vers le verset, comme dans cette brève pièce, la 63e :

*Toi qui tranches le lien de l'amour
pour resserrer celui de la disgrâce,
Qui ne sais pas, ou ne sais plus,
ma longue épreuve de misère,
Si la part que je tiens en toi
égalait celle que je te donne,
Tu serais devenue une image de moi
et j'aurais disparu pour être ton image.*

Mais c'est une tout autre thématique que l'on trouve avec *Les Byzantines. La voix d'un prisonnier*, paru en 2010. Sous ce titre, Miquel propose la traduction des *Rûmiyyât* d'Abû Firâs al-H'amdânî, prince de la famille des émirs h'amdânides d'Alep, mort en 968. Les *Rûmiyyât* doivent elles-mêmes leur nom à la captivité d'Abû Firâs à Constantinople, capitale du pays des Rûm, autrement dit de l'empire romain d'Orient, pour nous celui de Byzance. Captivité qui dura 4 ans, le temps de rassembler une rançon, et qui a fait comparer Abû Firâs au poète français Charles d'Orléans, détenu en Angleterre pendant 25 ans, après avoir été blessé et fait prisonnier à Azincourt. Mais le thème de la captivité en terre étrangère a une résonance particulière pour Miquel, qui fut arrêté et emprisonné en Égypte en 1961-1962. De ce recueil, j'extraierai une pièce, qui, paradoxalement, ne fait peut-être pas partie des *Rûmiyyât*, mais que Miquel n'a pu résister à la tentation de l'y inclure, toute de délicatesse et d'émotion qu'elle est (adressée à sa fille, elle daterait de la veille de l'exécution d'Abû Firâs pour s'être révolté contre l'émir h'amdânide) :

*Petite fille, apaise ta douleur
l'homme est un être de passage...
Petite fille, il faut que ton courage
soit à hauteur de ce malheur.
Mais pleure, va, laisse place aux sanglots
en toi, au cœur, au plus secret.
Quand tu cries vers moi, impuissant, muet,
redis en même temps ces mots :
« Abû Firâs, fleur d'une jeune vie,
à la jeunesse fut ravi ».*

On l'a peut-être noté : Miquel a choisi ici le distique, alternant décasyllabes et octosyllabes, rimes embrassées et suivies.

Et c'est encore une autre thématique que Miquel aborde avec *Poèmes de vie et de mort*, paru en 2000, celle d'une conception de la vie incluant la mort, profondément accordée à la sensibilité de Miquel, dont il ne faut jamais oublier qu'il était non moins profondément croyant. Il s'agit de la traduction partielle de ce qu'on appelle en arabe même les *Zuhdiyyât* ou poèmes ascétiques d'Abû l-'Atâhiya, poète irakien mort en 826 à Bagdad, capitale de l'empire abbasside (les Abbassides ont succédé aux Omeyyades). J'en extrais la dernière pièce, opportunément appelée *Testament* et rendue en octosyllabes :

*Un petit pain plat et rassis
Que dans un coin tu mangeras...
A la cruche eau fraîche tu boiras,
Née d'une terre où toi seul vis.
Une pièce, fort à l'étroit,
Où ton âme seule sera.
Puis un oratoire, isolé,
Loin de tout, des gens d'ici-bas.
Contre une colonne appuyé,
Quelque page tu y liras,
Pour y apprendre le passé
Des générations disparues.
Rien n'est pire que temps perdu
Dans l'ombre de châteaux altiers :
Il appelle le châtiment
De l'enfer et de son brasier
Voilà quel est mon testament,
Le plus beau des enseignements.
Heureux celui qui l'entendra :
Par ma vie, il vous suffira.
Oyez l'avis compatissant
De cet homme à qui l'on donna
Le nom d'Abû l-'Atâhiya.*

« Abû l-'Atâhiya parle vrai, et comme un frère », écrit Miquel dans sa préface. On peut alors réécrire les deux vers finaux et ce sera le mot de la fin :

*De cet homme à qui l'on donna
Le nom d'André Miquel ici-bas.*

Pierre Larcher
(Aix-Marseille Université et IREMAM, Aix-en-Provence)
Saint-Jean de Fos, Hommage à André Miquel, Samedi 16 Septembre 2023